

DOSSIER



« CE TRIOMPHE DE RAMEURS PAUVRES A FAVORISÉ L'IMPÉRIALISME ATHÉNIEN »

Historien, spécialiste de la Grèce antique et de l'épigraphie, **Patrice Brun** explique comment les thètes, citoyens athéniens de second rang, ont constitué le principal soutien de l'empire naissant d'Athènes. **Propos recueillis par Éric Tréguier**

G&H : Pourquoi les Perses s'entêtent-ils à envahir une deuxième fois la Grèce ?

Patrice Brun : L'échec devant Athènes, à Marathon (voir p. 36), a laissé un goût amer. Si les sources grecques n'y voient qu'une volonté de revanche, il y a derrière une ambition territoriale, politico-militaire et religieuse. Le dieu des Perses, Ahura Mazda, est un dieu universel et Xerxès est son représentant sur terre, comme le montre sa titulature royale. Hérodote en parle, bien sûr, mais on le sait aussi à travers des inscriptions perses antérieures.

Qu'est-ce qui explique la résistance opiniâtre d'Athènes ? Athènes a connu un vrai bouleversement politique en une génération. En 508, a lieu une sorte de révolution, et un leader, **Clisthène**, donne plus de pouvoir au peuple. La bataille de Marathon valide ce changement de régime : en accordant la victoire aux Athéniens, ceux-ci considèrent que les dieux ont avalisé le nouveau régime.

Peut-on quand même parler d'une lutte de la démocratie contre la tyrannie ?

Non, pas tout à fait. Il y a dans l'alliance grecque des régimes d'essence démocratique, comme Athènes, mais il y a aussi des oligarchies et des régimes pas du tout démocratiques, comme Sparte. Les Grecs insistent plutôt sur la notion d'« *eleutheria* », c'est-à-dire de la liberté : celle de ne dépendre d'aucun autre et de choisir ses propres lois et ses propres dirigeants.

Heureusement, elle possède une flotte...

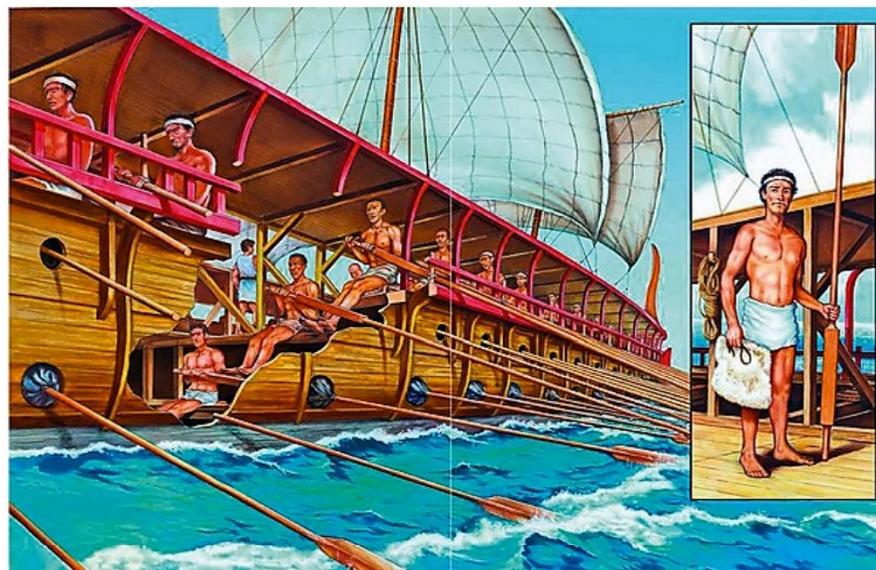
Oui, mais pas depuis longtemps. Elle a pu mettre à l'eau environ 200 trières neuves au cours des années précédentes, grâce à la découverte en 484 d'un nouveau et riche filon dans les mines du Laurion, au sud de la ville. Ces mines d'argent vont regarnir le trésor public d'Athènes d'une manière spectaculaire. Il faut se souvenir que les Athéniens n'avaient pu envoyer que 20 trières pour aider les cités grecques d'Asie

Mineure, en 500. C'est-à-dire vingt ans seulement avant Salamine ! Le paradoxe, c'est que cette nouvelle flotte n'a pas pour objet de résister aux Perses, mais d'aider Athènes à se débarrasser des Égéens, qui perturbaient son commerce.

Comment une flotte aussi récente a-t-elle pu surclasser les Phéniciens au combat ?

C'est vrai que les Phéniciens ont, à l'époque, une très bonne réputation. Mais à peu près à la même époque, à la bataille d'**Himère**, les flottes des Grecs de Sicile battent les Carthaginois, qui ont aussi une grande renommée navale. Les textes sur Salamine parlent d'un faible enthousiasme de la part des diverses flottes de Xerxès : les Grecs ont d'ailleurs toujours souligné que les peuples soumis se battaient moins bien que ceux à qui on menaçait d'enlever leur liberté.

« Les mines d'argent du Laurion vont regarnir le trésor public d'Athènes d'une manière spectaculaire. »



Salamine, est-ce la fin de l'invasion perse ?

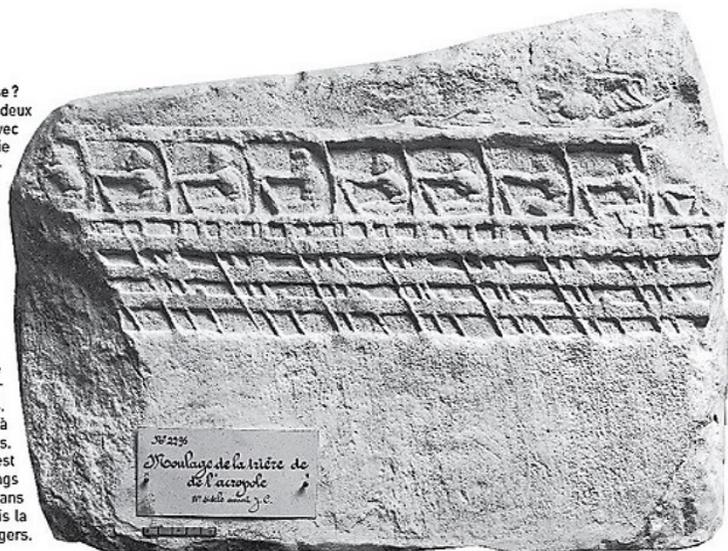
Non, c'est un coup d'arrêt. La fin arrivera deux ans plus tard : à Platées en 479 puis avec le soulèvement des cités grecques d'Asie Mineure, en 478. La menace d'une nouvelle invasion disparaît alors. Sur le plan diplomatique, il faudra encore attendre l'issue calamiteuse de deux expéditions grecques (à Chypre et en Égypte) pour qu'une sorte de paix, dite de Callias, soit faite avec les Perses en 449...

Qui sont les thètes, artisans de la victoire ?

Salamine, c'est la victoire des rameurs, les thètes, qui sont des citoyens de second rang, trop pauvres pour se payer une panoplie et faire partie des hoplites. Il y a environ 30 000 citoyens en 490 à Athènes, dont peut-être 10 000 hoplites. Cela laisse donc 20 000 thètes. Certes, c'est un nombre insuffisant pour garnir les rangs des trières athéniennes, qui mobilisent sans doute autour de 40 000 combattants. Mais la cité a probablement fait appel à des étrangers.

Cette victoire va-t-elle leur donner de l'importance ?

Les auteurs classiques, souvent aristocrates, préfèrent évidemment souligner le rôle traditionnel des hoplites à Marathon plutôt que celui des rameurs pauvres de Salamine. Mais ils ne peuvent cacher leur montée en puissance, qui va de pair avec un régime plus démocratique et avec la création d'une sphère d'influence athénienne sur la mer Égée – la thalassocratie. Car l'empire d'Athènes en construction, au sortir des guerres médiques, a besoin de navires et de rameurs : les thètes. Ils y trouvent un revenu et seront donc le soutien principal de l'expansion athénienne : l'impérialisme athénien est lié à la démocratie.



Moulage de la « trière de l'Acropole », à Athènes. Ce navire de guerre à trois rangs de rames apparut à la fin du VI^e siècle et nécessite pas moins de 170 paires de bras.

Comment passe-t-on d'Athènes la libératrice à Athènes la dominatrice ?

On sent chez les Athéniens, dès 478, une idée de domination. Mais ce sont les autres cités grecques qui leur donnent l'hégémonie, le commandement de leur alliance défensive, appelée ligue de Délos, parce qu'elle est la plus apte à les défendre d'un éventuel retour perse. Ils ne savent pas encore tous les risques que cela comporte...

Pourquoi les Spartiates, à la fin de la guerre, ne s'opposent-ils pas à Athènes ?

Parce qu'ils n'ont pas compris qu'Athènes était en train de constituer un bloc qui deviendra leur ennemi. En 461, rappelons-le, les Spartiates font encore appel à leurs amis athéniens pour les aider à mater une révolte d'hilotas. Mais peu à peu, Athènes va empiéter sur leur sphère d'influence et menacer des cités qui leur sont alliées. Ce sera Corinthe, puis Mégare. Dès 460, on perçoit des signes d'hostilité entre les deux cités. Mais c'est à l'intérieur même de la ligue de Délos qu'apparaîtront les premières oppositions, avec Naxos (470) et Thasos (465) qui veulent sortir et sont durement réprimées pour cela. Et avec la révolte de nombreuses cités, en 447, qui protestent contre le coût excessif de cette « protection » athénienne, moins vitale pour elles depuis la paix de Callias avec la Perse, deux ans auparavant...

Représentation moderne de la trière (voir p. 44). Les dizaines de milliers de rameurs indispensables à la flotte athénienne ne sont pas des esclaves, mais des citoyens pauvres de la cité. Ces thètes, exigeant d'être reconnus à la hauteur de leur rôle, sont un moteur essentiel de la vitalité démocratique athénienne mais aussi de ses ambitions impérialistes.

POUR EN SAVOIR +
 À lire • *L'An 480. Salamine*, Jean Baelen, Les Belles Lettres, 1961.
 • *Les Guerres médiques*, Peter Green, Tallandier, 2008.
 • *Histoires*, Hérodote, Les Belles Lettres, 1989.
 • *L'Énigme grecque*, Josiah Ober, La Découverte, 2017.
 • *The Persian War*, William Shepherd, Osprey Publishing, 2019.
 À voir • 300, Zack Snyder, 2007, et 300, Naissance d'un Empire, Noam Murro, 2014.

→ Athènes, combien de divisions ?

Selon Patrice Brun, on estime le nombre des citoyens d'Athènes à 30 000 pendant la première guerre médique, un peu plus lors de la seconde, auxquels s'ajoutent les étrangers, dont Clistène a d'ailleurs intégré un certain nombre à la cité. Les hoplites, citoyens assez riches pour se payer une panoplie de fantassin, ne sont qu'environ 10 000 (9 000 combattent à Marathon), et de toutes les classes d'âge. C'est peu face aux Perses qui sont sans doute cinq à dix fois plus nombreux mais c'est considérable pour l'époque. Athènes est alors la plus peuplée des *poleis* grecques et couvre tout l'Attique. ■ É. T.

DOSSIER

SALAMINE

IL Y A 2500 ANS, LA GRÈCE A-T-ELLE SAUVÉ L'EUROPE?

En 480 av. J.-C., les envahisseurs perses, dominateurs sur terre et sur mer, ont conquis la Grèce du Nord. Leur roi, Xerxès, veut venger son père Darius, vaincu dix ans plus tôt à Marathon. Mais au large d'Athènes, sa flotte cède face aux trières grecques. Un coup de théâtre qui permet à Athènes d'affirmer sa domination sur la mer Égée.

La guerre navale de l'Antiquité est une transposition du combat terrestre : on se forme en ligne de bataille et on manœuvre pour tenter d'éperonner et d'aborder l'ennemi. Aux V^e et IV^e siècles, les « capital ships » sont, tant dans le camp perse que grec, les légères et rapides trières à trois rangs de rameurs, véritables reines des batailles.



LES GUERRES MÉDIQUES, OU LA RÉVOLTE GRECQUE FACE À L'IMPÉRIALISME PERSE

À la fin du VI^e siècle av. J.-C., l'Empire perse est jeune mais couvre déjà 5,5 millions de km². Le roi des rois reçoit un tribut annuel de centaines de tonnes d'argent. Face à lui, Athènes, Sparte, Corinthe et les autres cités grecques, rivales mais unies par leur culture et leur conception de la liberté. En jeu, l'hégémonie sur la civilisation hellénique.

Par Frédéric Bey

Milet [auj. Balat, en Turquie], cité prédominante des Grecs d'Ionie, est aussi la patrie des plus grands penseurs du tournant entre les VI^e et V^e siècles : Thalès, Anaximandre et Anaximène.

La **polis** est une cité-État née là où il y avait auparavant un palais mycénien. C'est l'unité de base du monde grec.

Le peuple des **Médes**, apparenté aux Perses, vient comme eux d'Asie centrale. Il fonde vers le VII^e siècle un empire aux contours et à l'histoire mal connus, centré sur sa capitale Ecbatane. La rébellion perse de Cyrus le Grand y met fin en 549. Le nom reste très utilisé par les Grecs, qui évoquent les guerres « médiques » pour parler des guerres contre la Perse.

Lorsqu'ils en viennent une première fois aux mains, à l'extrême fin du VI^e siècle av. J.-C., Grecs et Perses se connaissent encore mal. C'est en Asie Mineure, cinquante ans auparavant, qu'ils sont entrés en contact. Les Grecs étaient déjà sur place depuis longtemps. C'est à partir du VIII^e s., au sortir d'une période agitée [voir encadré p. 37] qu'apparaissent sur le sol grec de petites cités indépendantes dotées de nouvelles institutions. Ayant le pied marin, elles se lancent rapidement dans des entreprises de colonisation en mer Egée et sur la côte d'Asie Mineure. Les Éoliens, installés en Thessalie et en Béotie, atteignent ainsi l'île de Lesbos et la côte nord. Les Doriens, établis dans le Péloponnèse et en Crète, fondent Halicarnasse, Cnide et Rhodes, sur la côte sud. Les Ioniens enfin, préservés des invasions dans leur patrie d'Attique et d'Eubée, mettent en valeur la côte centrale, la région la plus florissante, où ils fondent **Milet**, Éphèse, Smyrne et Phocée, avant de coloniser les grandes îles de Chios et de Samos. Divisés politiquement, les Grecs de l'époque dite « classique » (VI^e et V^e siècles) ont néanmoins conscience d'être les héritiers d'une culture commune : mythes et religion, jeux culturels et alphabet (emprunté aux Phéniciens), institutions de la **polis**... tel est le ciment qui, malgré leurs inexpiables rivalités, les relie mais aussi les différencie des « barbares » – le reste du monde –, au premier rang desquels les Perses...
L'ascension des Perses et leur irruption en Asie

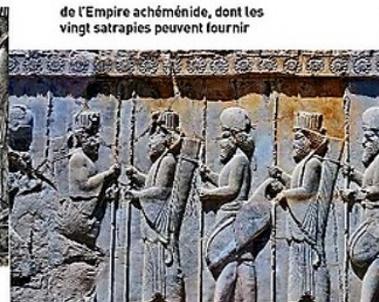
Mineure sont beaucoup plus soudaines et tardives. Au VI^e siècle avant J.-C., le Parsa – aujourd'hui province iranienne du Fars – est habité par de farouches peuples montagnards dont l'influence ne dépasse pas leur zone tribale. En l'espace d'une génération, Cyrus [voir G&H n° 41, p. 78], prince de la famille des Achéménides, unifie les tribus Persa, vainc les **Médes** et s'empare de leur capitale Ecbatane. La Médie devient ainsi la première satrapie du nouvel Empire perse. Cyrus prend ensuite le contrôle de l'ensemble de l'empire vaincu : Syrie, Mésopotamie, Arménie et Cappadoce, avant de faire main basse sur la Babylonie, dont le roi Nabonide était jusqu'alors son allié. Il guerroye enfin contre Crésus, le très riche souverain du royaume de Lydie, et conquiert sa capitale, Sardes, en -546. C'est alors que les Perses entrent en contact direct avec les cités grecques du littoral, Crésus exerçant sur elles depuis le VI^e siècle une sorte de protectorat.

La Perse, un empereur et vingt satrapes

Aussitôt, Cyrus entreprend de récupérer l'héritage de Crésus. Il impose tribut aux prospères cités de Ionie, Éphèse et Milet au premier chef. À l'instar de Crésus, il favorise les activités commerciales des Grecs par de multiples concessions. Les cités ioniennes maintiennent par ailleurs, dans le cadre d'une Ligue médiocrement organisée, des rencontres périodiques de leurs dirigeants, et cultivent leurs origines communes à l'occasion



Les célèbres bas-reliefs de Persepolis témoignent de la puissance militaire



de l'Empire achéménide, dont les vingt satrapies peuvent fournir



au riche roi des rois des centaines de milliers de soldats.

de fêtes annuelles, notamment au cap Mycale. La domination perse est donc relativement légère.

Cyrus consacre les dernières années de sa vie à organiser un empire très hétérogène. Il le divise en vingt provinces, les satrapies, confiées chacune à un satrape. Deux d'entre elles ont des sujets grecs : la Lydie, avec Sardes pour capitale, qui englobe l'Ionie ; la Phrygie, qui couvre les Dardanelles, la Propontide et le rivage sud du Pont-Euxin. Les satrapes ont des pouvoirs très importants dans l'administration civile et le commandement de l'armée. Le roi des rois conserve toutefois des moyens de pression sur eux grâce au grand secrétaire du trésor et aux commandants des garnisons locales, nommés par lui et qui lui rapportent directement. Un inspecteur itinérant est chargé de dresser un état régulier de la gestion de chacune des satrapies. Après Cyrus, son fils Cambyse, conquérant de l'Égypte, de Chypre et des principautés phéniciennes, vient compléter l'œuvre en dotant l'empire d'une flotte. La démarche est logique puisque l'Empire perse possède une longue bordure méditerranéenne, mais elle change d'un seul coup les équilibres et la nature des rapports avec les Grecs.

En Grèce, des cités-États souveraines

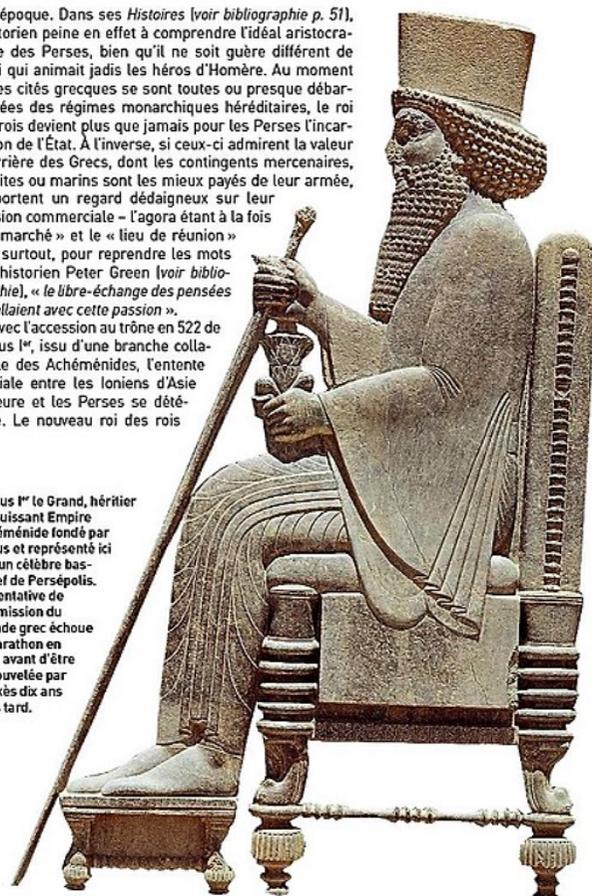
Face à la société impériale perse, les cités grecques ont évolué depuis déjà un siècle vers d'autres modèles que la monarchie [voir G&H n° 14, p. 40]. Elles se choisissent périodiquement des magistrats qui gouvernent sans être souverains. Le conseil (la *Boulè*), souvent recruté sur des bases aristocratiques, épaula et contrôle les magistrats. Les membres de ces conseils sont soit élus, soit désignés, pour des durées plus ou moins longues, ou pour la vie. Mais c'est l'assemblée (*Ecclesia*) qui détient la véritable souveraineté. Elle regroupe de façon plus ou moins large les hommes libres de la cité, généralement ceux qui appartiennent à la phalange hoplitique et peuvent se payer un équipement militaire complet. L'assemblée tend à s'affirmer et élargir ses compétences dans l'ensemble des cités. Son vote est requis pour toutes les décisions engageant la communauté : guerre, fondation d'une colonie, affaires religieuses.

Ces différences politiques et sociales constituent le clivage le plus important entre la Perse et le monde grec, davantage que les différences de religions, mieux acceptées. L'ignorance, voire le mépris de la civilisation de l'autre, domine chez chacun, comme en témoignent les écrits d'**Hérodote**, pourtant un des plus grands esprits de

son époque. Dans ses *Histoires* [voir bibliographie p. 51], l'historien peine en effet à comprendre l'idéal aristocratique des Perses, bien qu'il ne soit guère différent de celui qui animait jadis les héros d'Homère. Au moment où les cités grecques se sont toutes ou presque débarrassées des régimes monarchiques héréditaires, le roi des rois devient plus que jamais pour les Perses l'incarnation de l'État. À l'inverse, si ceux-ci admirent la valeur guerrière des Grecs, dont les contingents mercenaires, hoplites ou marins sont les mieux payés de leur armée, ils portent un regard dédaigneux sur leur passion commerciale – l'agora étant à la fois le « marché » et le « lieu de réunion » – et surtout, pour reprendre les mots de l'historien Peter Green [voir bibliographie], « le libre-échange des pensées qui allaient avec cette passion ».

Avec l'accession au trône en 522 de Darius I^{er}, issu d'une branche collatérale des Achéménides, l'entente cordiale entre les Ioniens d'Asie Mineure et les Perses se détériore. Le nouveau roi des rois

Darius I^{er} le Grand, héritier du puissant Empire achéménide fondé par Cyrus et représenté ici sur un célèbre bas-relief de Persepolis. Sa tentative de soumission du monde grec échoue à Marathon en 490, avant d'être renouvelée par Xerxès dix ans plus tard.



Guerres & Histoire N°54 • 35

En plus de ces troupes légères, le Grand Roi dispose de sa garde,



des « Immortels » portant le bouclier et exécutant à l'arc,

et de nombreux contingents d'hoplites grecs soumis ou ralliés.



DOSSIER

entend redonner du lustre à la dynastie en renouant avec les conquêtes de Cyrus. Quelques mois après son couronnement, il réalise un coup d'éclat. Après que Oroetes, le satrape de Sardes, a attiré Polycrate, le tyran de Samos, dans un piège, Darius se débarrasse des deux et prend le contrôle de la grande île, en y imposant son propre tyran. Il pousse ainsi pour la première fois ses pions en mer Egée, la « mer intérieure » du monde hellénique. Il lance ensuite son armée en Europe, grâce à un pont de bateaux établi sur le Bosphore, pour marcher au nord contre les Scythes du Danube. Bien que cette expédition soit un demi-échec, elle permet la conquête de nombreux points d'appui en Thrace et le ralliement d'Amynias, le roi de Macédoine, offrant « la terre et l'eau » aux Perses, façon traditionnelle de reconnaître leur suzeraineté. Cette fois, le roi des

Darius n'a pas pardonné à Athènes son intervention lors de la révolte des cités d'Ionie, en 499.

rois borde directement le monde grec dans sa péninsule. Les cités d'Ionie songent alors à la révolte. Les factions populaires et patriotes s'expriment dans les assemblées, à l'occasion d'un vaste mouvement de rébellion contre le satrape Artaphernes de Sardes, le propre frère de Darius.

Aristagoras, le tyran de Milet, est à l'origine de ce mouvement lancé en 499. L'ancienne Ligue des cités ioniennes retrouve un certain dynamisme et demande de l'aide aux cités grecques d'Europe. Athènes et Érétrie sont les seules à répondre à l'appel, en apportant à la coalition respectivement vingt et cinq trières. La victoire sourit d'abord aux Grecs, avec un succès contre une escadre phénicienne et surtout une expédition contre Sardes, la capitale satrapique, incendiée en 498, sans toutefois que la citadelle ne tombe. Exaspéré, Darius décide alors de liquider les révoltés. Sa première victoire, à Éphèse, suffit à réveiller les démons grecs de la division : les Athéniens quittent précipitamment la coalition et les Ioniens se dispersent pour se retrancher chacun dans sa cité. La rébellion s'achève en désastre en 494 : Milet est prise et pillée, sa population réduite en esclavage, la flotte ionienne détruite à Ladé. C'en est fini des traités jusqu'alors généraux entre la Perse et les cités grecques d'Asie Mineure. De plus, la Grèce d'Europe est désormais dans la ligne de mire de Darius.

L'opposition sans concession aux ambitions perses des deux plus grandes cités de la Grèce continentale - Sparte et Athènes - structure le divorce entre deux

mondes jusqu'alors très étroitement imbriqués. Leurs motivations respectives sont pourtant radicalement différentes.

Sparte, première puissance militaire grecque, avait déjà été appelée au secours par Milet, à l'époque de la conquête de l'Ionie par Cyrus. Elle avait alors refusé de s'engager, tout en envoyant un ambassadeur à Sardes pour interdire avec culot au roi des rois de nuire aux cités grecques, sous peine de « susciter son mécontentement ». Isolationnisme et mégalomanie ont toujours fait bon ménage à Sparte, comme l'a souligné Peter Green. Il est néanmoins clair, à l'époque de Darius, que Sparte n'acceptera jamais de se soumettre, même théoriquement, à l'autorité perse. La cité du Péloponnèse ne s'imagine en effet que dans le rôle de champion de l'hellénisme, faisant valoir sa primauté, au moins honorifique, sur les autres cités grecques. Mieux vaut être le premier en Grèce que le second à Persépolis.

Pour Athènes, les enjeux sont différents. La Perse ne lui a pas pardonné son intervention lors de la révolte de l'Ionie. De plus, la croissance démographique de la cité et la relative pauvreté de son territoire l'obligent à importer les deux tiers de son blé, soit d'Égypte, soit des rives du Pont-Euxin et de la Crimée, deux territoires sous le contrôle ou l'influence de Darius. Les inépuisables ressources en métaux précieux de la Perse lui donnent la priorité auprès des vendeurs sur le marché libre, en faisant monter les prix à des niveaux que personne ne peut suivre. L'approvisionnement d'Athènes est sous la menace de la puissance perse. S'en affranchir est une question de survie.

Deux mondes largement imbriqués

L'ouverture des hostilités est le fait de Darius. Il avait déjà envoyé son gendre Mardonios, qui sera aussi le bras droit de son fils Xerxès, en Thrace, à la conquête de Thasos et de ses mines d'argent. Puis en 490, maître de la mer, il lance une expédition qui vise directement Érétrie et Athènes, coupables d'avoir soutenu Milet. Sparte se range aux côtés d'Athènes, mais n'a pas le temps d'intervenir avant la défaite de l'armée de Darius à la bataille de Marathon [voir G&H n° 24, p. 64] qui scelle le sort de ce que les historiens appelleront la première guerre médique. Darius meurt alors qu'il prépare une seconde campagne en Grèce. C'est son fils et successeur Xerxès qui monte en 480, avec des moyens considérables, l'expédition de la revanche.



PREMIER ÉCHEC : DARIUS STOPPÉ À MARATHON

Après avoir réformé son vaste empire, Darius I^{er} lance en 522 une expédition contre les Scythes d'Europe, vers l'embouchure du Danube. Au retour, en 519, il profite de la présence de son armée sur le sol européen pour conquérir la Thrace, vassaliser la Macédoine en même temps qu'il s'empare de l'île de Samos : le voici aux portes de la Grèce d'Europe. Inquiètes, les cités grecques de l'Ionie, groupées autour de Milet, se révoltent. Darius les écrase en 494. En 490, il fait débarquer une nouvelle armée directement près d'Athènes pour punir cette cité d'avoir soutenu la révolte ionienne. Elle est battue dans la plaine de Marathon. Darius meurt en 486.

→ Après Mycènes, une longue période de troubles

Le monde hellénique connaît un premier apogée à l'époque mycénienne, au cours de l'âge du bronze. Entre 1600 et 1150 avant J.-C., plus de quatre cents sites se parent de citadelles enserrant de riches palais, œuvre des premiers Grecs, Achéens ou Ioniens, qui savent déjà fort bien naviguer, et mènent des expéditions commerciales en Italie du Sud, en Sicile et sur la côte occidentale de l'Asie Mineure. Au xiii^e siècle avant J.-C. - période correspondant vraisemblablement au mythique siège de Troie -, la migration des Doriens vers le sud repousse les Achéens vers les îles mais épargne les Ioniens. La chute du monde mycénien débouche sur plusieurs siècles de troubles et l'écriture ne réapparaît qu'au cours de la période dite archaïque (vii^e-vi^e siècles). A son apogée (v^e et iv^e siècles), le monde grec « classique » regroupe alors 8 millions de personnes, de Marseille jusqu'aux rives de l'Asie Mineure et de la mer Noire, avec un niveau de richesse moyen qui n'a été égalé qu'au xix^e siècle. ■

Hérodote (v. 490-425 av. J.-C.), né à Halicarnasse, est le premier historien grec. Son œuvre - les *Histoires* en neuf livres, chacun portant le nom d'une des neuf muses - est la source principale sur les guerres médiques et les rapports entre Grecs et Perses.

Le plan offensif de Darius, en 490, prévoit de foncer sur Érétrie puis Athènes et de les détruire pour obtenir la soumission de toute la Grèce. Commandés par Datis, et débarqués à Marathon, à 42 km au nord-est d'Athènes, 15 000 Perses sont surpris et écrasés sur le littoral par 9 000 Athéniens et 1 000 Platéens commandés par Miltiade et Callimachos.

La lance et l'arc sont les armes de prédilection des troupes perses venues



des satrapies orientales, mais elles montrent un déficit criant de protection

face aux hoplites-citoyens lourdement cuirassés des cités grecques.



DOSSIER

SURPRISE À SALAMINE : LES GRECS ONT LE VENT EN POUPE

Depuis le début des affrontements, l'armée impériale perse domine outrageusement les troupes des cités grecques. Retranchées sur l'île de Salamine, celles-ci perdent espoir... et crient famine. Mais la ruse et le sens de la manœuvre renversent une situation bien compromise, au grand dam de Perses déjà convaincus de l'emporter.

Par **Éric Tréguier**

Dans la Grèce « libre » de ce début d'automne 480, on a du mal à imaginer comment la situation pourrait être pire. En l'espace de trois mois, l'armée de Xerxès a tué un roi spartiate, Léonidas, refoulé la puissante flotte athénienne, conquis toute la Grèce du Nord et du Centre. Même l'Attique est occupée ! La Thrace, la Thessalie, les îles de la mer Égée, à l'exception de Milet, et aussi la puissante cité d'Argos dans le Péloponnèse ont choisi de « médiser » et de rallier le roi qui, après tout, n'exige qu'un tribut raisonnable...

Sur l'île de Salamine, les premiers vents d'automne font claquer les draps des tentes, sur les plages qui bordent le détroit du même nom. De l'autre côté de l'eau, à trois cents mètres, commence l'Attique. On ne voit pas Athènes, cachée par une grosse colline, mais on la devine, à cause des colonnes de fumée qui filent depuis l'est vers le sud : là-bas, la ville brûle. Dans le bâtiment qui accueille la réunion des commandants en chef des 22 cités grecques, l'atmosphère est électrique. Plus tard, Hérodote parlait de « *thorubos* ». En clair : tout le monde crie. Eurybiade, à qui avait été confié le commandement de la flotte grecque, s'en prend violemment au **potémarque** d'Égine, l'île voisine, qui commande 30 trières (voir p. 44). Le général spartiate veut combattre plus loin vers l'ouest, près de l'isthme, d'où les marins pourront trouver refuge dans le Péloponnèse, en cas de défaite : « Si nous sommes coincés sur cette île de Salamine, c'en est fini de nous ! » hurle-t-il, rouge de colère. Les Corinthiens, voisins de l'isthme, approuvent bruyamment. Mais le commandant égéniote lui répond : « Tu es prêt à nous faire combattre en pleine mer, là où la flotte perse, si nombreuse, pourra nous entourer et nous briser ! ». L'argument fait mouche mais cela n'empêche pas les commandants qui l'entourent d'argumenter. Aristides, fils de l'Athénien Lysimachos, prend alors la parole. « Même si vous le voulez, dit-il, vous seriez maintenant incapables de partir d'ici, car nous sommes encerclés. Je reviens d'Égine et j'ai eu grand-peine à passer ! » Les disputes reprennent, sous l'œil soucieux de Thémistocle, le stratège athénien : il sait qu'en cas de choix d'un autre terrain de bataille, il y a de grandes chances de voir bon nombre de trières retourner dans leur cité ou leur île pour la défendre, tant la situation paraît désespérée. Pourtant, à la fin de ce conseil de guerre, l'état-major se met d'accord : on combattra sur place, dans le détroit. L'amiral athénien échange un regard avec Aristides : il n'est pas tout à fait étranger à ce retournement. En fait, il l'a même provoqué... Il a envoyé un de ses hommes chez les Perses, qui les a convaincus que les Grecs, affolés, allaient s'échapper s'ils n'attaquaient pas rapidement !

Quelques centaines de navires et dizaines de milliers de rameurs, c'est tout ce qui reste aux cités libres dispersées et tout ce qui barre au Grand Roi la mainmise sur l'ensemble du monde hellénique. Face à une progression perse irrésistible à la fois sur terre et le long des côtes, les Grecs avaient d'abord dû renoncer à résister en Thessalie, puis tenté d'établir un double verrou : terrestre avec 7000 hommes fermant le défilé des **Thermopyles** (voir G&H n° 17, p. 66) ; naval avec 271 trières barrant le **cap d'Artémision**. Quel que soit l'héroïsme des défenseurs, ces deux verrous ont vite sauté, laissant l'Attique sans défense. Mais la flotte grecque évite sans le savoir un désastre bien plus grand encore : 200 navires perses tentant de contourner l'Eubée par l'est pour lui fermer toute voie de retraite sont pris dans une tempête sur une côte rocheuse et pour l'essentiel perdus. Une simple piqure pour l'armada de Xerxès, mais salvatrice en permettant aux forces grecques de se replier par le détroit de l'Eubée. Athènes ne doit pas moins être évacuée de tous

Le **potémarque** est en Grèce un chef de guerre dont le nombre, l'importance et les fonctions peuvent varier d'une cité à l'autre. À Athènes, l'archonte potémarque perdrait vite toute prérogative militaire au profit des stratèges. À Sparte, il est un simple chef d'unité.

Thémistocle, le stratège athénien, a fait croire aux Perses qu'ils devaient rapidement attaquer pour empêcher les Grecs de fuir.

Depuis les hauteurs d'Aigaleo dominant le détroit de Salamine, on lui a spécialement fait dresser un trône d'or. Xerxès est aux premières loges pour assister au triomphe annoncé qui se mue en désastre.

38 • G. Derres & H. H. H. H.

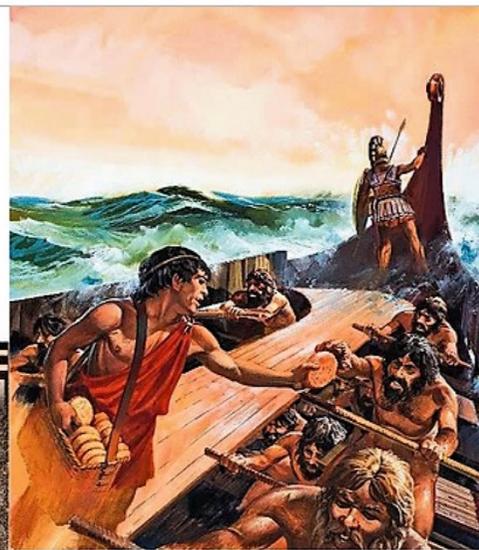
Fantassins des guerres médiques. De gauche à droite et de haut en bas : un Perses, peut-être officier du corps des Immortels ; des peltastes légers grecs avec fronde, arc et javelines ; un hoplite, ici armé de l'épée courte (xiphos) plutôt que de la lance (dory).

DOSSIER

ses habitants tandis qu'en guise de mesure désespérée, Sparte barre l'isthme de Corinthe d'un rempart de plusieurs kilomètres. C'est à Salamine que se retrouvent les forces navales de ceux qui luttent encore contre l'hégémonie perse. « Ils sont bien peu », remarque Jack M. Balcer, de l'université de l'Ohio : à Delphes, la colonne Serpentine portera le nom des 31 *poëlis* – trois grandes cités : Athènes, Corinthe et Sparte ; 28 petites – qui ont participé à cette guerre. « Les vaisseaux de beaucoup les plus nombreux et les meilleurs à la mer étaient fournis par les Athéniens [de l'ordre de 150 à 180 trières rescapées de l'Artémision,

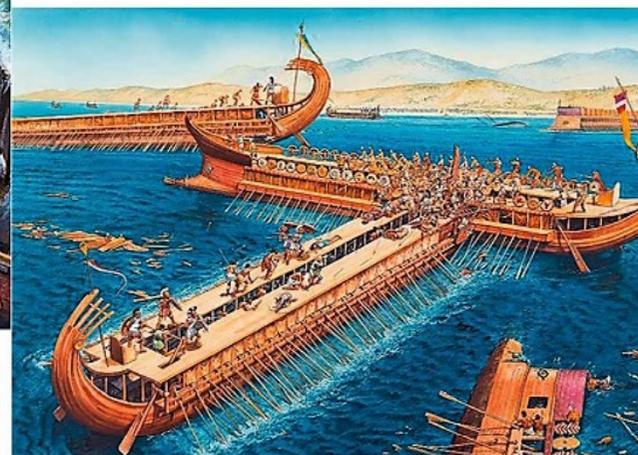
NDLR]. Du côté des Péloponnésiens, les Spartiates fournissaient 16 vaisseaux ; les Corinthiens et les Mégariens avaient le même effectif qu'à l'Artémision (50 environ), les Sicyoniens 15 bateaux, les Epidauriens 10, les Trézéniens 5, les Hermioniens 3, les Ambraciotes 7 et les Leucadiens 3 [...]. Parmi les insulaires, les Egéniens fournissaient 30 vaisseaux [...]; les Chalcidiens avaient les mêmes 20 vaisseaux qu'à l'Artémision [...]. Le nombre total de vaisseaux, sans compter les pentécotères (voir p. 44), s'élevait à 378 », précise Hérodote dans ses *Histoires* (vol. 8, p. 42-48).

Reste un problème, et de taille : comment pousser les



Une trière athénienne brave une mer agitée. Ces navires peu endurants et vulnérables doivent faire relâche quotidiennement. Mais en cas d'urgence, on mange à même les bancs de nage.

Le poids et la vitesse de la trière permettent de privilégier les tactiques d'éperonnage. Muni d'un rostre de bronze à la proue, le navire est en danger mortel pour tout adversaire surpris de flanc ou par l'arrière.



Perses à attaquer sur un terrain qu'ils ne connaissent pas ? Et au moment qu'aurait choisi les Grecs ? C'est-à-dire le plus tôt possible. Car, pour ces derniers, le temps presse : l'île de Salamine est pratiquement sans ressources et il y a là, en cet automne 480, entre 200 000 et 300 000 bouches à nourrir, insulaires, réfugiés et combattants. La situation sanitaire est catastrophique et la faim fait grogner les ventres. Et notamment ceux des rameurs, dont les bras sont les seuls moteurs de la flotte ! Ces rameurs, d'ailleurs, combien sont-ils exactement ? Difficile à dire. À raison de presque 200 marins, rameurs et soldats pour une trière, les 378 navires grecs représentent plus de 70 000 hommes, auxquels s'ajoutent plusieurs milliers d'hoplites et d'archers. Jusqu'à présent, ce problème logistique ne s'est jamais posé. Les combattants habituels des cités grecques, les hoplites, pourvoient à leur subsistance – pour des campagnes courtes – car ils sont même assez aisés pour se payer une armure. Mais les thètes, ces citoyens trop pauvres

Depuis un mois, les thètes suent sur leurs bancs, et ils n'ont pas de quoi se ravitailler sur les marchés de l'île.

pour cela, qui se sont enrôlés en masse sur les trières alliées, ont depuis longtemps épuisé les rations qu'ils avaient emportées.

Jusqu'à alors, les combats navals étaient brefs et les campagnes duraient rarement plus d'une semaine. Mais, cette guerre ne ressemble à nulle autre : cela fait un mois que les thètes suent sur leurs bancs, et ils n'ont plus de quoi s'approvisionner sur les marchés de l'île. Comme l'État est sans le sou, il invente « l'emprunt forcé » : il incite (c'est-à-dire oblige) les riches citoyens, membres de l'Aréopage, un conseil honorifique, à contribuer ! Chaque rameur reçoit huit drachmes d'argent : les ventres pleins, les trières retrouvent leur moteur... Reste à faire venir les Perses. C'est là que Thémistocle intervient de nouveau, tout au moins selon Hérodote, envoyant l'un de ses hommes, Sikinnos, en barque jusqu'aux plages proches du Pirée, où les navires perses sont tirés à sec. Il doit

jouer les transfuges et prévenir que les Grecs, terrifiés, cherchent à s'échapper, et qu'il ne faut pas laisser passer l'occasion de les surprendre...

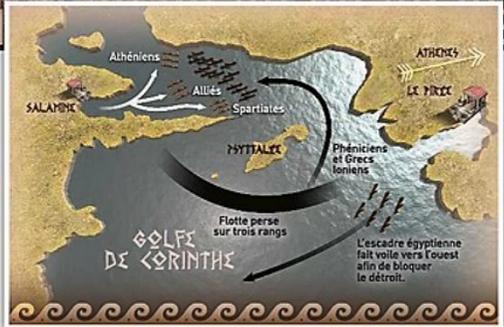
L'invincible armada du roi des rois

Artémise, la reine d'Halicarnasse, passe au milieu des deux rangs d'immenses piquiers syriens. Elle s'est soigneusement préparée à ce grand conseil de guerre, qui se tient sur la plage, près de la baie de Phalère, à une dizaine de kilomètres d'Athènes. Xerxès, comme toujours, est assis sur un trône surélevé. Le héraut vient d'annoncer ses titres : « Roi de tous les pays et de toutes les langues, roi de toute la terre, fils de Darius l'Achéménide, Perse, fils de Perse »... L'un après l'autre, selon leur rang, s'assoient les rois qui l'accompagnent : ceux de Phénicie, de Chypre, d'Égypte, de Macédoine, de Cilicie, de Ionie, de Lycie et les chefs des îles égéennes, ainsi que les deux frères du roi, qui commandent la flotte. Artémise est une des dernières à s'asseoir : elle n'est que la reine d'une petite ville d'Asie Mineure. Mais elle est aussi respectée pour son courage à la bataille de l'Artémision : elle

Les dates de ces deux combats sont incertaines, mais proches de l'été 480 : sur terre, au défilé des Thermopyles, une petite armée de Lacédémoniens et d'alliés commandée par le roi Léonidas tient tête aux Perses. Pris à revers, 300 guerriers spartiates et 700 Thespiens choisissent le sacrifice à la retraite au cours d'un fait d'armes devenu légendaire. Parallèlement, 271 trières athéniennes et alliées affrontent l'immense flotte perse au cap Artémision et doivent se retirer après des dizaines de pertes de chaque côté. Ces deux affrontements retardateurs n'ont permis de gagner qu'un peu de temps.

→ Une victoire qui dérange ?

À Marathon, ce sont les hoplites grecs, citoyens assez riches pour s'armer eux-mêmes, qui avaient mis en déroute les Perses. À Salamine, ce sont les rameurs, les thètes, la partie la plus pauvre de la population. Un écho aux changements politiques alors en cours à Athènes et qui ne plaisent pas à tout le monde (voir p. 50). Eschyle, le poète athénien, écrira bien, sur commande de Périclès, *Les Perses*, une pièce sur Salamine et ses rameurs. Mais sur sa tombe, il rappellera seulement avoir été présent à... Marathon, « oubliant » sa présence à Salamine, victoire de « pauvres » !



L'EXPÉDITION DE LA REVANCHE
Xerxès I^{er} reprend le projet de son père Darius de soumettre la Grèce. Une double expédition est montée, par mer et par terre. Plusieurs dizaines de milliers de soldats font le tour de la mer Égée par le nord, tandis qu'une flotte estimée par Hérodote à 1200 voiles suit un trajet parallèle. Amputée d'un tiers peut-être de ses forces par une tempête et par le combat d'Artémision, l'armada se présente devant Le Pirée en septembre 490. Une partie est détachée pour réaliser un mouvement d'encerclement, ce qui ne laisse aux Perses qu'une supériorité de deux contre un. L'absence de surprise, la direction du vent et la rage de vaincre des Grecs se combinent pour donner à ceux-ci la victoire de Salamine. Sur terre, l'armée perse est battue un an plus tard à Platées.

CARTE : JULIEN FELTIER FOURG&F

LOOK AND LEARN/BRIDGEMAN - PETER DENNIS/OSPREY PUBLISHING

DOSSIER

possède, dira d'elle Hérodote, la « *volonté d'un homme* ». Bien sûr, ce conseil de guerre n'a pas pour but de décider de la bataille, mais d'affirmer la décision du roi. Artémise, comme les autres, l'a compris. Pourtant, elle demande la parole et, s'adressant à Mardonios, son conseiller (il est évidemment interdit de s'adresser directement au roi), elle lui conseille, contre l'avis de tous, de ne pas attaquer. « *Dis ceci pour moi au roi, Mardonios : ménage tes vaisseaux, ne livre pas de combat naval. Qu'est-ce qui t'oblige à courir le risque d'un combat naval? N'as-tu pas en ta possession Athènes et le reste de la Grèce? Si tu ne combats pas sur mer, les Grecs s'enfuient. Si, au contraire, tu le fais, je crains qu'une défaite de l'armée navale n'ait pour l'armée de terre de fâcheuses conséquences.* » Évidemment, elle n'est pas entendue...

Ce jour-là (sans doute entre le 24 et le 30 septembre 480), la flotte perse prend position devant le chenal de Salamine. Déployée sur trois rangs, elle est au moins deux fois plus importante que celle des Grecs, mais les deux témoins les plus directs de l'événement, Hérodote et Eschyle (v. 525-456 av. J.-C.), avancent des chiffres encore supérieurs puisqu'ils estiment le nombre total des trières

Sur les Perses fondent 380 proes de bronze, poussées par 60 000 citoyens accrochés à leurs rames et à leur liberté.

perses à... 1207. « *Hérodote donne même une liste précise, ajoute l'historien américain Dennis L. Finck : 100 ciliciens, 30 pamphiliens, 50 lyciens, 30 doriens, 100 ioniens, 17 iliens, 60 aéoliens, 100 pontiques, 300 phéniciens, 200 égyptiens et 150 cyprotes.* » Depuis plus de vingt siècles, les spécialistes s'interrogent sur la vraisemblance de ces chiffres, mais nous retiendrons seulement qu'il s'agit d'une énorme armada, manœuvrée par 130 000 à 170 000 marins. Si on retient le nombre, très raisonnable, de 600 à 800 navires perses face aux 378 trières grecques, Salamine est donc la bataille navale qui, de toute l'histoire mondiale, a rassemblé le plus grand nombre - 200 000 à 250 000 - de combattants.

Les Grecs dans la souricière

Le matin de la bataille, les Grecs de l'île de Salamine découvrent, étonnés, qu'une partie de la flotte perse a déjà pénétré le détroit. « *Ils ont tout fait pour étouffer leurs bruits, afin que l'ennemi ne les entende pas* », note Hérodote ; en évitant de rythmer la nage avec des tambours ou des flûtes, en plongeant les rames plus doucement dans l'eau et en restant au plus près possible de la côte que leur armée contrôle. Les Grecs sont stupéfaits : voilà les Perses remontés très haut dans le détroit, peut-être jusqu'à cette île qu'on appelle aujourd'hui l'île Saint-George. Une autre

escadre patrouille au large, car les Perses sont persuadés que les Grecs, paniqués, vont chercher à s'échapper. Pour compléter le piège, les Égyptiens ont été envoyés de l'autre côté de l'île, tout à l'ouest, pour couper le détroit qui sépare Salamine du Péloponnèse. Xerxès peut être satisfait : il a enfermé les Grecs dans une souricière et il sait que ses soldats se distingueront. Pour qu'ils sentent bien son regard posé sur eux, il a fait piocher par ses troupes la colline d'Aigaleos pour y ménager une terrasse. Elle lui offre une vraie scène de théâtre avec, à sa gauche, la petite île de Psyttaleia, à l'entrée du détroit, occupée par ses troupes, et à sa droite l'île (aujourd'hui Saint-George) qui ferme le passage vers le nord. Assis sur un trône, entouré de sa cour, il a mis tous les atouts dans sa manche. Que le spectacle commence !

Pourtant, dès le lever de rideau, la représentation déraile. Les Grecs devaient être apeurés, prêts à fuir ? Depuis le port et les plages d'Embrakie, monte au contraire un péan, le chant de guerre grec : « *tous les Barbares ressentent alors de la peur, parce qu'ils avaient été privés de ce qu'ils attendaient...* » explique le poète Eschyle, qui a sans doute lui aussi entonné ce chant : malgré ses 50 ans bien tassés, il fait partie des combattants. De quoi ont-ils été privés, ces Perses ? De leur surprise. Au lieu de Grecs terrifiés, ils voient fondre sur eux 380 proes de bronze, poussées par 60 000 citoyens accrochés à leurs rames et à leur liberté. Des hommes qui, poursuit le poète, ne sont « *ni les esclaves ni les sujets d'aucun autre* ».

Athéniens, Éginètes et Spartiates s'élancent, poussés par un vent favorable, leurs proes tournées vers le nord. Savent-ils, ces Perses, que les Grecs utilisent le même mot, *embole*, pour signifier ramer et éperonner ? En face, sur la côte nord, les trières du Grand Roi sont surprises à la fois par le mouvement des Grecs et la levée d'un vent de face, qui rend la navigation difficile. L'historien romain Plutarque (v. 46-125) l'explique : Thémistocle, pour lancer ses vaisseaux, a attendu l'Aura, une « *forte brise de mer qui s'enfle et s'engouffre dans le détroit* ». Un phénomène

météorologique qu'il ne pouvait pas ignorer et qui, sous le nom de vents étésiens, règle encore aujourd'hui les sorties matinales des pêcheurs locaux.

Les Athéniens forment la gauche de la ligne grecque, les Spartiates la droite et les Éginètes, avec d'autres Grecs, le centre. Les Corinthiens sont plus au nord. C'est un Athénien, un certain Aminias, qui éperonne la première trière perse. Les Éginètes réclament eux aussi d'avoir été les premiers. Mais Hérodote, prudent, expose les deux versions sans prendre parti... Très vite, c'est toute la flotte qui se jette dans la bataille. Les Athéniens ont des bateaux plus lourds que les Phéniciens qui leur font face. Ceux-ci manœuvrent pour frapper les Grecs de travers mais les Athéniens conservent leur formation. Les Phéniciens finissent par mollir, épuisés par les manœuvres de la nuit précédente, par plusieurs heures de combat et surtout, par cet Aura qui frappe leurs bateaux : « *pesants à la manœuvre, ils tournoyaient sous l'effort et présentaient le flanc aux Grecs* », explique Plutarque.

Chez Xerxès, des têtes tombent

Bientôt, les Phéniciens reculent, au milieu des débris flottants, des rames brisées à laquelle s'accrochent des marins désespérés. Sur la gauche perse, cependant, la bataille continue : les Ioniens et les Grecs des îles et d'Asie Mineure résistent mieux que les Phéniciens. Il faut dire qu'en face, les Spartiates et leurs alliés n'ont pas la réputation navale des Athéniens ni des Éginètes. Mais ceux-ci, après avoir fait place nette, viennent en aide aux Spartiates. La défaite perse est complète et les autres navires du Grand Roi, encore au large, l'ont compris : ils mettent le cap vers l'Attique...

Lorsque le rideau tombe, Xerxès, sur son trône, est abasourdi. Il sait que la bataille est terminée. Il distribue quelques blâmes, fait tomber une ou deux têtes et décerne aux plus méritants des récompenses. Mais il pense déjà à l'avenir. Que va faire la flotte grecque, désormais libre de ses mouvements ? Si elle remonte

jusqu'au Bosphore, elle coupera le pont sur laquelle a traversé son armée. Il sera piégé, comme l'avait été son père, Darius, lors de son invasion de la Scythie (ce qui est aujourd'hui l'Ukraine), en 513. Alors, il donne le change pour sauver la face : il fait préparer des navires phéniciens rescapés et un pont flottant pour, soi-disant, attaquer Salamine. En réalité, il a déjà pris sa décision : quitter la Grèce, en laissant derrière lui son « *trône aux pieds d'argent* » bientôt emporté à l'Acropole d'Athènes comme trophée... ■

Malgré son infériorité numérique, la flotte grecque « *libre* » triomphe à Salamine. Elle aura surtout bénéficié de l'étréitesse du détroit et de la traicherie de ses équipages, face à des adversaires surpris et fatigués.

Dans les cités grecques, l'Acropole, telle que la Cadmée (Thèbes) ou l'Acrocorinthe (Corinthe) désigne originellement la citadelle haute servant d'ultime refuge et rompart défensif face à une invasion. Son rôle se double puis évolue surtout vers celui de sanctuaire religieux comme à Athènes où l'Acropole abrite plusieurs temples majeurs dont le Parthénon dédié à la déesse Athéna.

→ Insoumise Artémise

Pendant la bataille de Salamine, la confusion est grande, et les capitaines ont bien du mal à distinguer les alliés des ennemis. Hérodote rapporte que le vaisseau d'Artémise est poursuivi par une trière grecque. Voyant qu'elle n'arrive pas à lui échapper, la reine d'Halicarnasse se retourne contre le plus proche navire et le coule. Comme c'est une trière perse, le capitaine grec pense qu'il poursuivait un allié et abandonne son attaque. Xerxès, de loin, est persuadé qu'Artémise a frappé un ennemi : « *Mes hommes sont devenus des femmes et mes femmes des hommes* », lui fait dire Hérodote. Il lui offrira en récompense, après la bataille, une panoplie d'hoplite. S'il avait su ! Et si le capitaine grec avait compris à qui il avait affaire, il aurait peut-être empêché la récompense promise par les Grecs pour la capture de la reine : 10 000 drachmes, trois ans de salaire d'un travailleur de l'époque. ■





kiosquemag.com est désormais en plein écran Quitter le mode plein écran (Échap)

LA TRIÈRE, LEVRIER DES MERS

Dans le port du Phalère, lieu même où la flotte perse s'était rassemblée avant Salamine, un drôle de navire vous fixe aujourd'hui de ses propres *ophthalmoi* peints : c'est l'*Olympias*, la seule trière au monde en état de naviguer, reconstitution fidèle de celles qui, il y a vingt-six siècles, ont mis un coup d'arrêt à l'expansionnisme perse avant de permettre à Athènes de régner sur un empire. **Par Éric Tréguier**

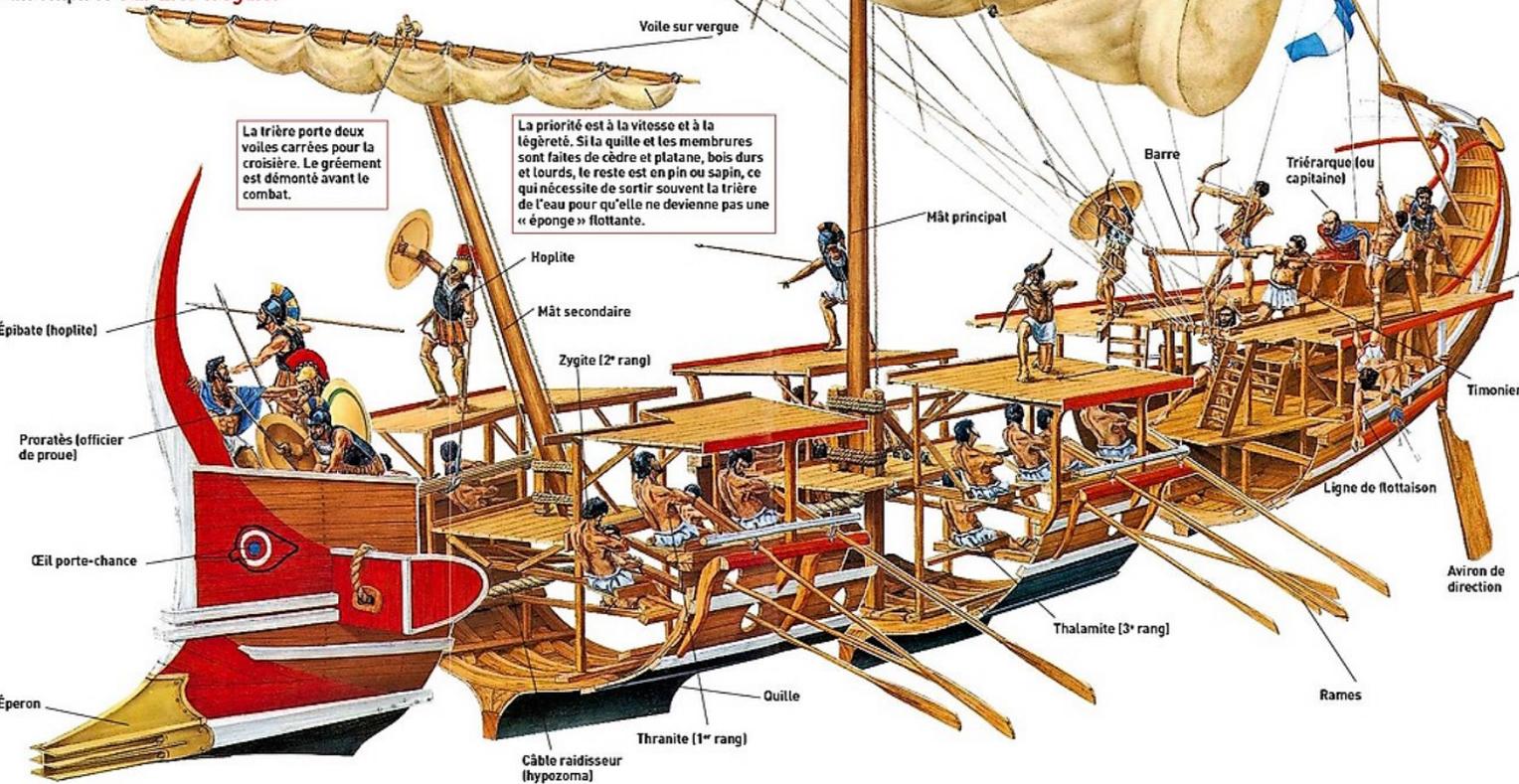
Un certain mystère a longtemps plané autour de la trière, née en Ionie, ou à Corinthe selon l'historien Thucydide, entre la fin du VIII^e siècle et le VI^e siècle avant notre ère. Un navire de bois ne peut guère dépasser une bonne trentaine de mètres, et abriter 25 à 30 rameurs sur chaque bord, sans risquer de se briser sur les plus grosses vagues. Les premiers « vaisseaux longs » de guerre sont donc logiquement des pentécontères [c'est-à-dire 50 (25 x 2) rameurs], apparus dès le III^e siècle av. J.-C., qui ne dépassent pas les 6 à 8 nœuds (9 à 13 km/h). Au VIII^e siècle, les Phéniciens innovent en ajoutant un second rang de rameurs : cette dière (« deux fois équipée ») permet de gagner deux nœuds. Mais comment dépasser 10 nœuds, et ainsi avoir la puissance nécessaire pour éventrer n'importe quel adversaire à coups de rostre ? C'est l'évidence : il suffit d'ajouter un troisième rang de nage ! Évident... mais de prime abord impossible : superposer trois rangs de rameurs suppose un navire de haut bord, donc instable. Napoléon III, grand amateur d'antiquités, réalisera plus tard l'expérience. Résultat : ingouvernable. Sauf que les poteries grecques montrent indiscutablement trois rangs distincts... Pour le confirmer, impossible de mettre la main sur une épave ! Car les trières, tout « en bois de pin et en chevilles » (Aristophane, *Les Cavaliers*, -424), ne coulent pas ! Éperonnées, elles flottent entre deux eaux. Alcibiade en remorque ainsi triomphalement 200 au Pirée en -408 après ses victoires sur les Spartiates.

L'*Olympias* mesure 37 m de long par 5,5 m de large, à un tirant d'eau d'1,25 m et déplace 47 tonnes.

Deux tactiques sont utilisées pour désemperer le navire adverse : l'éperonnage (*periplous*), qui l'éventre avec le rostre de proue, ou le « passage rasant » (*dieklous*), qui brise ses rames (l'assaillant ayant bien sûr pris soin de rentrer les siennes).

Le troisième rang en décalage

C'est seulement dans les années 1980 que l'architecte naval John Coates, l'archéologue John Morrison et le banquier Frank Welsh viennent à bout de ce mystère. En étudiant des bas-reliefs, des céramiques, ainsi que, ajoute Eric Rieth de l'université Paris-Panthéon, les découvertes des « navires antiques que sont celui de Kyrenia et les épaves puniques de Marsala », le trio reconstitue l'*Olympias* et démontre la validité de la théorie d'un



La trière porte deux voiles carrées pour la croisière. Le gréement est démonté avant le combat.

La priorité est à la vitesse et à la légèreté. Si la quille et les membrures sont faites de cèdre et platane, bois durs et lourds, le reste est en pin ou sapin, ce qui nécessite de sortir souvent la trière de l'eau pour qu'elle ne devienne pas une « éponge » flottante.

troisième rang installé dans le *paraxereisia*, cette bizarre croissance courant tout le long de la partie supérieure de la coque, et décalée d'environ un mètre vers l'extérieur. Parallèlement, le rang inférieur est abaissé dans la cale, au ras de l'eau, améliorant la stabilité... mais pas le confort. Avec 200 hommes à bord, l'espace est terriblement confiné et les plus à plaindre sont les malheureux thalamites, les pieds dans l'eau, sans air, et soumis à une odeur insupportable (voir encadré ci-contre).

« Il faut s'imaginer une sorte de barque, quasiment sur le même modèle que celle d'Oxford », explique Jean-Christophe Couvenhes, maître de conférences à l'université Paris-Sorbonne (Paris IV). C'est rapide, certes, mais c'est aussi fragile et très instable, avec des rames qui peuvent

être broyées au moindre choc. Son unique fonction : désemperer l'adversaire, ce qui suppose une forte vitesse de pointe. Or si le *paraxereisia* n'aide pas à la stabilité – les rameurs doivent monter à bord de façon ordonnée – la trière conserve un centre de gravité raisonnable tout en gagnant un tiers de puissance sur ses devancières, même si, avoue Robin Oldfield, du département d'ingénierie mécanique du University College de Londres, « la plus rapide allure atteinte en essais en mer de l'*Olympias* a été 8,9 nœuds ». Peut-être le véritable secret des performances des trières athéniennes réside-t-il dans les *hypozoma* (sous-ceintures) : des cordes épaisses tendues de force autour de la coque pour raidir l'ensemble du navire avec une pression de 30 tonnes ! Fabriquées par l'État, ces

cordes sont remises aux triérarques à leur départ en campagne et rendues au retour ; leur exportation est interdite.

Principal défaut : l'autonomie. Subvenir aux besoins en eau douce et nourrir de 200 hommes la timite considérablement. Il faut caboter, s'arrêter au moins une fois par jour, tous les 60 à 70 kilomètres, et bivouaquer en tirant le navire au sec. Cette contrainte perd l'Empire athénien : en -405, près d'Aïgos Potamos, en Grèce du Nord, les hommes cassent la croûte à terre quand la flotte spartiate leur fond dessus : 150 des 170 trières sont capturées, les équipages dispersés, 3000 marins massacrés (voir G&H n° 14, p. 38). Privée de ses « murs de bois », Athènes est bientôt réduite à capituler malgré ses murs de pierre (voir p. 47). Elle ne s'en remettra jamais... ■

→ Le bruit et les odeurs : 200 hommes dans moins de 200 m²

L'équipage d'une trière est composé de 170 rameurs (1^{er} rang : 54 thalamites – de *thalamos* : cale ; 2^e rang : 54 zygites – assis sur des *zygos*, les membrures ; 3^e rang : 62 thranites – de *thranos*, banc), 14 épibates armés (10 hoplites, 4 archers), une douzaine de matelots chargés de la voile et quelques officiers de bord dont le triérarque, responsable du navire, et le capitaine, marin accompli. Le confinement est à peine soutenable : à l'époque, on se soulage sans quitter son banc et dans sa comédie *Les Grenouilles*, Aristophane évoque les zygites et les thranites, si proches des malheureux thalamites qu'ils « leur pètent dans la bouche » ! ■



XERXÈS ET SPARTE PASSENT LA MAIN, ATHÈNES RAFLE LA MISE

Le succès grec de Salamine n'est pas sans lendemain. Complété par les victoires de Platées et du cap Mycale en -479, il soustrait le monde hellénique à l'autorité directe du Grand Roi, donne à Athènes le contrôle de la mer Égée et la place en tête, avec Sparte, des cités-États. Il lui permet surtout de créer un véritable empire maritime.
Par Frédéric Bey

Malgré l'ampleur des pertes, Salamine ne modifie pas de manière radicale le rapport de force : la puissance de Xerxès est intacte et il est toujours le maître des arsenaux navals de l'Attique, où les Athéniens ne peuvent réparer leurs trières ou en construire de nouvelles. Mais d'autres considérations – l'éloignement de ses bases, les difficultés de communications et de ravitaillement à l'approche de la mauvaise saison, la durée de son absence du cœur de son empire, le choc moral de la défaite sur ses troupes – poussent Xerxès à arrêter les frais. Le Roi des rois décide très rapidement de regagner l'Asie par voie de terre tout en laissant une partie de son armée en Grèce sous les ordres de son bras droit Mardonios. Parti en septembre d'Athènes, Xerxès franchit les détroits durant les tout derniers jours de l'année 480.

Mardonios a choisi les soldats qu'il souhaitait garder. Son armée regroupe des Mèdes, des Perses et des contingents des provinces les plus orientales de l'empire, les plus fidèles et les moins enclins à désertir : plus de 50 000 combattants, toujours appuyés par les alliés Béotiens. Pour Athènes comme pour Sparte, la trêve s'impose comme une obligation au regard des sacrifices consentis, tandis que des dissensions apparaissent entre alliés. Thémistocle refuse notamment de risquer les seules trières athéniennes dans une campagne d'automne en laissant les Spartiates l'arme au pied en Attique. Alors que les Grecs se dispersent, Mardonios hiverne en Thessalie avec son armée, envoyant par le truchement du roi de Macédoine des propositions de paix séparée aux Athéniens occupés à relever leurs maisons et à préparer les semailles d'automne.

Ses propositions rejetées, Mardonios ravage à nouveau l'Attique au printemps 479. Mais cette fois Sparte

Les **clérouques** sont des colonies militaires athéniennes. La terre, propriété d'Athènes, est attribuée par lots tirés au sort à des citoyens-soldats athéniens qui s'installent sur place. Les clérouques forment autant de garnisons fiables et fidèles au sein de l'Empire athénien.

Il n'y a pas officiellement de **partie** à Athènes, mais la vie politique au V^e siècle avant J.-C. y est structurée par l'opposition entre la ligne aristocratique pro-spartiate de Miltiade (500-489), vainqueur de Marathon, de son fils Cimon (510-450) ou d'Artéside (550-467), et la ligne démocratique de Thémistocle (524-459) d'Ephialtès (mort en 461) et Périclès (495-429).

→ Les hoplites... et les autres

Les citoyens libres d'Athènes sont répartis en quatre classes censitaires dont seules les trois premières servent comme hoplites dans l'armée :

1. Pentacosiomédimnes (revenu égal ou supérieur à 500 médimnes),
2. Hippeis (cavalliers, revenu de 300 à 500 médimnes),
3. Zeugites (possesseurs d'un attelage, revenu de 200 à 300 médimnes),
4. Thètes (rameurs ou troupes légères pour les besoins de la flotte, revenu inférieur à 200 médimnes).

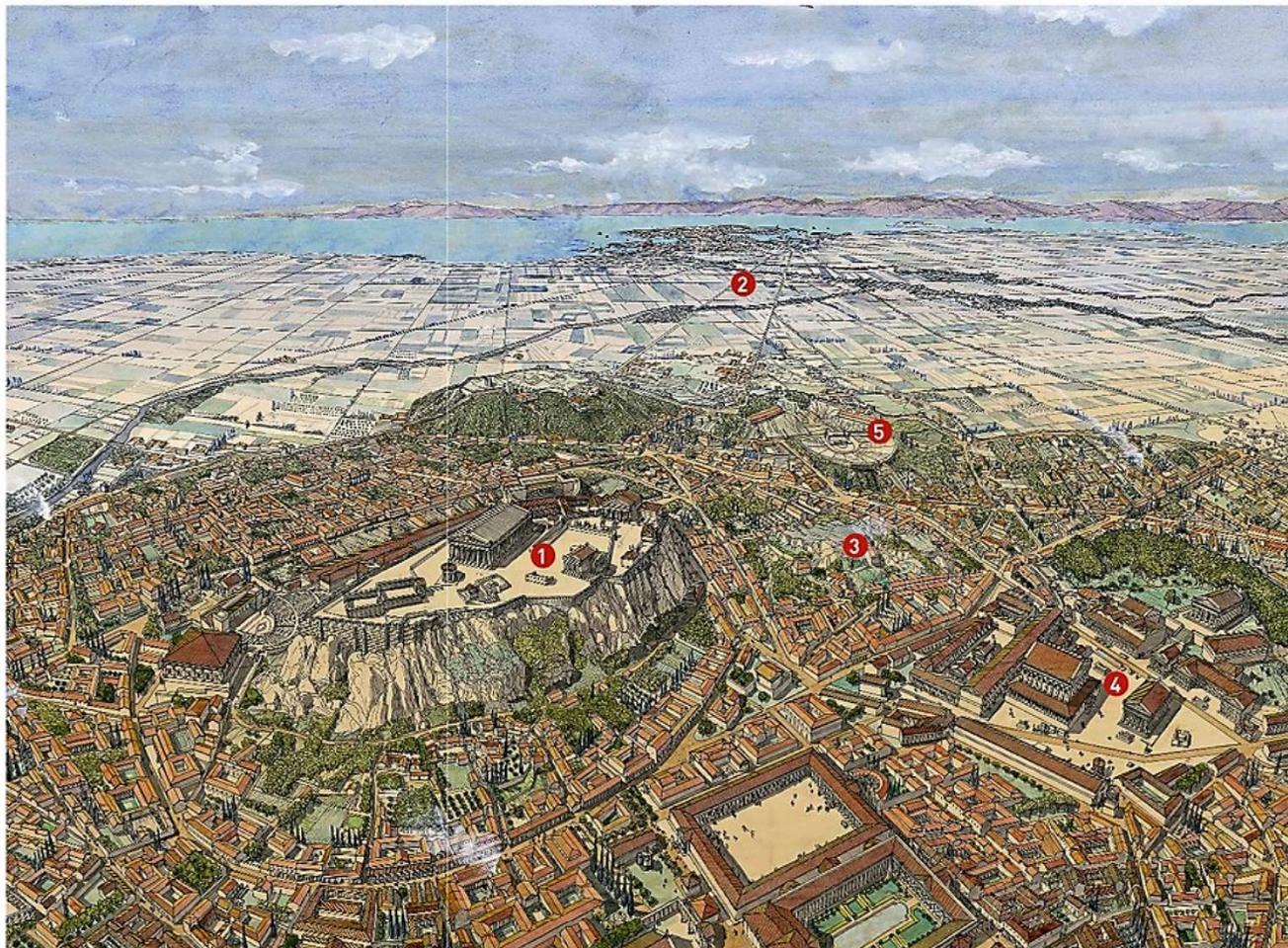
Le médime est une unité de volume pour mesurer les céréales, valant 59,04 litres. ■

réagit rapidement et porte immédiatement secours aux Athéniens en rameutant des contingents de Corinthe, Mégare, Syclone, Tégée et d'une quinzaine d'autres cités sous le commandement du régent Pausanias, neveu de Léonidas : au moins 40 000 combattants, la plus importante armée grecque jamais rassemblée. Mardonios se replie vers le nord, mais rattrapé aux abords de Platées et forcé de livrer bataille, il est défait et tué, son armée dispersée (voir G&H n° 31, p. 54). Le même jour, selon Hérodote, le roi de Sparte Léotyichidas et l'Athénien Xanthippe, qui commandent la flotte grecque envoyée prendre Samos, remportent un succès capital au cap Mycale. À leur approche, la flotte perse, craignant un combat naval, se replie vers le rivage asiatique, où les vaisseaux sont remontés à l'abri des plages mais doivent être brûlés pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi. Équipages et troupes perses, piégés à terre, sont irrémédiablement battus par les troupes grecques débarquées à leur poursuite.

Après les victoires de Platées et du cap Mycale, et la « libération » des cités ioniennes qui s'ensuit, les Spartiates, peu tentés par les expéditions lointaines, se retirent du jeu et regagnent, à leur habitude, le Péloponnèse. Cette orientation témoigne de ce que la sociologie appelle la « dépendance au chemin emprunté », c'est-à-dire la contrainte du passé (priorité aux combats terrestres dont ils sont les experts) sur les choix en cours. La mer Égée est désormais dominée par la flotte athénienne qui s'empare de la citadelle Sestos et prend le contrôle du détroit de l'Hellespont à la fin de l'automne 479. Militairement, un retour offensif des Perses reste néanmoins toujours possible, tant l'empire de Xerxès est immense, riche en hommes et en ressources.

Les conséquences politiques à moyen terme de Salamine sont plus importantes que ses suites militaires directes. Athènes, délivrée des Perses et libérée de ses complexes vis-à-vis de Sparte, prend un nouveau départ,

Le **militarisme civique** est une expression empruntée à l'historien américain Victor Davis Hanson, notamment dans son livre *Carnage and Culture*, et qui désigne un système où les forces militaires reposent sur la mobilisation de citoyens-soldats – par opposition à des forces mercenaires ou recrutées sous la contrainte –, comme le sont les hoplites de la Grèce classique et les rameurs de la flotte athénienne.



CINQ LIEUX CLÉS DE LA CITÉ ANTIQUE D'ATHÈNES

- 1 L'Acropole, citadelle construite sur un plateau rocheux, est le centre religieux de la cité.
- 2 Les Longs Murs sont des fortifications imaginées par Thémistocle et édifiées entre 461 et 456 pour relier Athènes à son port du Pirée, d'un côté, et à Phalère, de l'autre. Ils sont abattus sur ordre des Spartiates lors de la paix de 404.
- 3 La colline de l'Aréopage (colline d'Arès), est le siège du pouvoir judiciaire, formé d'anciens magistrats.
- 4 L'Agora, où se traitent les affaires politiques, est un espace public de rassemblement propice aux échanges d'opinion.
- 5 La colline de la Pnyx est le lieu où se réunit l'assemblée des citoyens (Ecclesia).

DOSSIER



Sur ces amphores à figures noires, les trières sont des représentations prisées. Elles symbolisent la thalassocratie athénienne, à la fois garante de la liberté face à la Perse, et bras armé de son impérialisme.

avec de nouvelles ambitions et la volonté d'assumer sa liberté politique si chèrement acquise. Salamine est politiquement pour Athènes la source d'une quête de puissance qui va se déployer pendant plus de soixante-dix ans, et laisser une empreinte culturelle et politique dont les traits, particulièrement originaux pour l'époque, servent encore de référence aux puissances européennes, et plus largement occidentales. Très concrètement, en remportant la victoire de Salamine, Thémistocle a permis à Athènes de développer son modèle, qui s'appuie sur trois piliers.

La thalassocratie d'abord, « l'empire de la mer », par la mise en place d'une confédération défensive, la ligue de Délos (voir encadré ci-dessous), rendue nécessaire par des Perses toujours menaçants et en quête de revanche. Même si les Athéniens établissent des colonies militaires, les **clérouques**, et que la ligue entretient des garnisons dans des lieux stratégiques, sa puissance militaire est quasi exclusivement navale. La mise en œuvre de cette thalassocratie porte d'ailleurs rapidement ses fruits. Les forces de la confédération commandées par l'Athénien Cimôn remportent en 469 une double victoire, navale et terrestre, sur les Perses, à la bataille de l'Eurymédon (auj. près d'Antalya, en Turquie). Ce succès légitime l'existence de la ligue de Délos et permet par ailleurs de pérenniser la reprise des échanges économiques en mer Egée, au grand bénéfice d'Athènes.

La démocratie ensuite, autre conséquence de la victoire de Salamine, cette fois sur l'organisation institutionnelle de la cité d'Athènes. Le rôle décisif dans la victoire des thétes, rameurs et marins des classes citoyennes pauvres (voir encadré p. 46), conduit logiquement au renforcement de leur influence dans la vie politique de la cité. Thémistocle devient le champion d'une démocratie plus radicale au détriment des aspirations conservatrices des paysans-hoplites de la phalange. Thémistocle finit par être ostracisé (banni) en 471, mais au cours de la décennie suivante, la démocratie se renforce encore sous l'impulsion d'Ephialtes et de Périclès, ses héritiers politiques : à partir de 462, le conseil (*Boulè*) décide de la politique avec

l'assemblée du peuple (*Ecclesia*), aux dépens de l'Aréopage (conseil des anciens magistrats). Des indemnités quotidiennes sont versées aux membres de l'assemblée et aux jurés des tribunaux, tandis que l'archontat, les principales magistratures, deviennent également accessibles aux citoyens des classes intermédiaires que sont les zeugites. Seule la loi sur la citoyenneté athénienne demeure très restrictive en la limitant aux seuls hommes libres dont les deux parents sont déjà athéniens.

Les Perses jouent la division

L'hégémonie, c'est-à-dire la quête du premier rang au sein des cités-États grecques, est le troisième pilier d'Athènes. Même si le « parti » aristocratique, autour d'Aristide puis de Cléon, reste attaché à une alliance avec Sparte, la rupture est vite consommée. En 462, Athènes construit ses Longs Murs (voir p. 47), et est désormais une seule et même forteresse, impenable par voie de terre, insensible à un siège et à la famine grâce à son port et à la maîtrise de la mer – situation inacceptable pour Sparte. La rupture, profonde, permet ironiquement à la Perse de rétablir son influence par un jeu subtil, en aidant à tour de rôle les deux grandes cités... et en attisant leur rivalité.

La légitimité que s'attribue désormais Athènes se traduit par un « raidissement » de gouvernement de la ligue de Délos.

C'est dans la *Theogonie* d'Hésiode (VIII^e siècle av. J.-C.) que l'on trouve pour la première fois le nom d'Europe, une Océanide enlevée par Zeus sous la forme d'un taureau, et qui s'unit à lui en Crète, dans la ville de Gortyne. Forcée à l'époque des guerres médiques dans l'intention de distinguer la Grèce des Perses, précisée dans les œuvres d'Hérodote et d'Hippocrate, l'Europe se définit *a posteriori* par opposition à l'Asie, s'assimilant à la Grèce continentale et aux régions limitrophes, entre Adriatique et mer Noire. En 472, Eschyle présente à Athènes sa pièce intitulée *Les Perses* qui raconte Salamine du point de vue perse, vantant par effet miroir le patriotisme athénien et la figure de Thémistocle. Cette pièce, commandée et financée par Périclès, « sacralise » à jamais l'importance de la bataille et justifie les nouvelles orientations politiques prises par Athènes, comme Sparte justifie son repli sur elle-même par le sacrifice de Léonidas aux Thermopyles. Dans les faits, la légitimité que s'attribue désormais Athènes se traduit bientôt par un « raidissement » du gouvernement de la ligue de Délos : de 467 à 465, Skyros, Naxos, Thasos, qui cherchent à faire défection, sont impitoyablement réprimés. Dans les années 450, la ligue achève sa



ATHÈNES CONFISQUE LA LIGUE DE DÉLOS

Après la déroute perse de Salamine, Athènes transforme la coalition de cités-États maritimes créée à l'occasion de la seconde guerre médique. D'alliance militaire temporaire, la ligue de Délos devient une sorte de confédération égéenne dominée par Athènes. Elle démontre son rôle de rempart contre les Perses en battant une nouvelle fois leur flotte à Eurymédon, en 469. Dans les vingt ans qui suivent, les cités alliées deviennent des vassales non consentantes d'Athènes qui agit de plus en plus comme une puissance impérialiste après le transfert forcé sur l'Acropole, en 454, du trésor de la ligue d'abord déposé à Délos. Ce trésor servira en partie à financer le « beau siècle » athénien.

transformation en véritable Empire athénien : en 454, son trésor est transféré à Athènes et lorsqu'en 449, un traité de paix conclu avec la Perse la prive de sa raison d'être, la thalassocratie confirme sa volonté de domination durable : une stèle installée sur l'Acropole portant les noms et les tributs versés par les cités membres laisse assez de place pour être gravée plus de 15 ans encore...

Trente-cinq ans après Salamine, la coalition conduite par Sparte pour s'opposer aux Perses aura donc accouché... d'un Empire athénien. La bataille n'a pas sauvé une Europe qui n'existait pas mais a contribué à la créer, en installant un premier empire « européen », celui d'Athènes, face à l'empire oriental, celui de la Perse. L'un ne dispose pas d'une idéologie religieuse fédératrice alors que l'autre est fondé sur la relation spéciale entre Xerxès et le grand dieu Ahura Mazda. Athènes se veut mère de tous les Ioniens, mais la ligue de Délos ne les rassemble pas tous, et beaucoup ne reconnaissent aucun titre de ce genre à la cité de Périclès. La citoyenneté athénienne, très restrictive, n'est en outre pas partagée avec ses alliés. Mais Josiah Ober, dans son essai intitulé *L'Énigme grecque* (voir bibliographie p. 51), démontre qu'à défaut d'une idéologie fondée sur une divinité, une ethnicité ou une citoyenneté communes, les Athéniens ont favorisé des formes démocratiques de gouvernement qui, au contraire des oligarchies, sont l'expression de citoyennetés élargies œuvrant à défendre les intérêts des classes les plus nombreuses. Avec aussi une conséquence économique : en dépit de leur renoncement à

toute politique étrangère et moyennant un tribut annuel, les cités-États de la ligue de Délos bénéficient largement de leur appartenance à la confédération. Ce caractère démocratique, ajouté au **militarisme civique** traditionnel des cités grecques, permet à l'Empire athénien de pérenniser une révolution politique qui n'aurait jamais abouti sous la domination des Perses, ni celle des Spartiates. Ce creuset athénien suscitera l'admiration d'autres empires européens aux orientations bien différentes – celui d'Alexandre le Grand puis celui des Romains – et connaîtra une véritable renaissance au XIX^e siècle au travers des **mouvements philhellènes** d'une Europe alors triomphante. ■

→ Et si... la Perse avait triomphé à Salamine ?

Quid d'un monde grec soumis à un Empire perse victorieux ? Pas de flamboyante Athènes « classique » alors, ni de thalassocratie, ni de diffusion démocratique, ce qui ne signifie pas pour autant disparition de la civilisation hellène. Plus probablement, une Grèce continentale devenue 21^e satrapie, avec ses spécificités et pour capitale Thèbes, récompensée d'avoir su « médiser », au détriment d'une Athènes en ruines et d'une Sparte discréditée. De fait, les conséquences sont incalculables et difficilement imaginables. Mais un tel empire aurait-il pu tenir, voire s'étendre encore, face à l'autonomisme viscéral des cités ? Face à un modèle de citoyen-hoplite déjà bien installé ? Face, un jour, à une Macédoine puis à une Rome pleines d'ambition ? Et d'abord, dès le V^e siècle, qu'en aurait-il été de l'inévitable rivalité avec un adversaire majeur à la flotte puissante, prêt à en découdre et déjà bien implanté dans une Méditerranée occidentale elle aussi hellénisée : Carthage ? ■ V. Bernard

RAN - CARTE : STÉPHANE HUMBERT-BASSET POUR R&F

→ Une ligue pour dominer la mer

La ligue de Délos, du nom de la petite île où se tient le premier conseil fédéral en 477 et qui abrite un temps le trésor de la ligue, rassemble la plupart des cités d'Eubée, des îles de la mer Egée et des côtes de l'Asie Mineure, de l'Hellespont et de Propontide, majoritairement ioniennes. Forte du poids de sa population, de sa flotte et de son prestige acquis à Salamine, Athènes dirige naturellement l'alliance. Les cités paient un tribut (ou dans quelques cas fournissent des navires) pour alimenter une flotte permanente de 300 à 400 trières contrôlant la mer Egée, ce qui permet à Athènes de conserver son expertise technique unique. ■